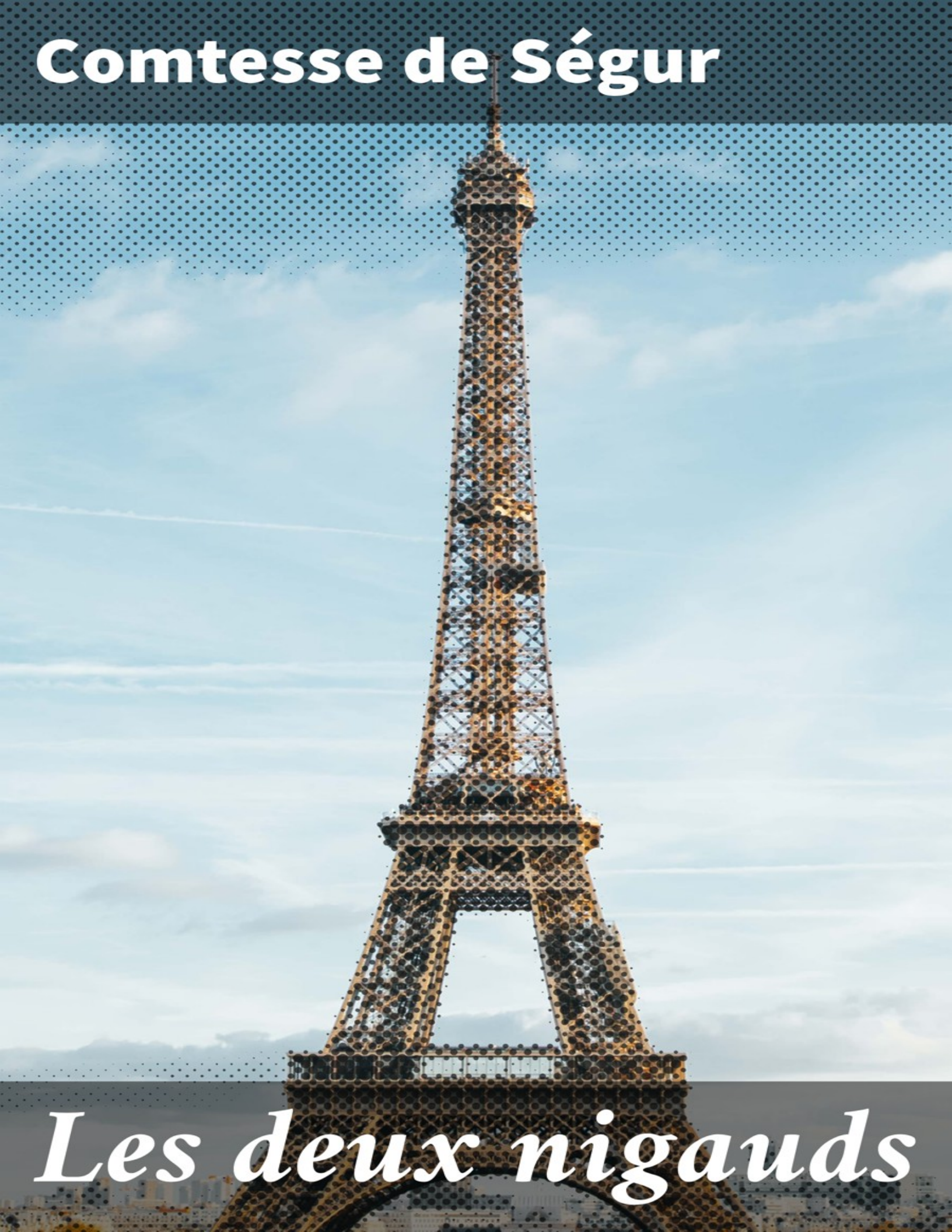
Comtesse de Ségur



Les deux nigauds

Comtesse de Ségur

Les deux nigauds

Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066089054

Table des matières

I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X
XI
XII
XIII
XIV
XV
XVI
XVII
XVIII
XIX
XX
XXI
XXII
XXIII
XXIV
XXV

I

Table des matières

PARIS! PARIS!

M. et Mme Gargilier étaient seuls dans leur salon; leurs enfants,
Simplicie et Innocent, venaient de les quitter pour aller se coucher.
M. Gargilier avait l'air impatienté; Mme Gargilier était triste et
silencieuse.

—Savez-vous, chère amie, dit enfin M. Gargilier, que j'ai presque envie de donner une leçon, cruelle peut-être, mais nécessaire, à cette petite sotte de Simplicie et à ce benêt d'Innocent?

—Quoi? Que voulez-vous faire? répondit Mme Gargilier avec effroi.

—Tout bonnement contenter leur désir d'aller passer l'hiver à Paris.

—Mais vous savez, mon ami, que notre fortune ne nous permet pas cette dépense considérable; et puis votre présence est indispensable ici pour tous vos travaux de ferme, de plantations.

—Aussi je compte bien rester ici avec vous.

—Mais. comment alors les enfants pourront-ils y aller?

—Je les enverrai avec la bonne et fidèle Prudence; Simplicie ira chez ma soeur, Mme Bonbeck, à laquelle je

vais demander de les recevoir chez elle en lui payant la pension de Simplicie et de Prudence, car elle n'est pas assez riche pour faire cette dépense. Quant à Innocent, je l'enverrai dans une maison d'éducation dont on m'a parlé, qui est tenue très sévèrement, et qui le dégoûtera des uniformes dont il a la tête tournée.

—Mais, mon ami, votre soeur a un caractère si violent, si emporté; elle a des idées si bizarres, que Simplicie sera très malheureuse, auprès d'elle.

—C'est précisément ce que je veux; cela lui apprendra à aimer la vie douce et tranquille qu'elle mène près de nous, et ce sera une punition des bouderies, des pleurnicheries, des humeurs dont elle nous ennuie depuis un mois.

—Et le pauvre Innocent, quelle vie on lui fera mener dans cette pension!

—Ce sera pour le mieux. C'est lui qui pousse sa soeur à nous contraindre de les laisser aller à Paris, et il mérite d'être puni. On envoie dans cette pension les garçons indociles et incorrigibles: ils lui rendront la vie dure; j'en serai bien aise. Quand il en aura assez, il saura bien nous l'écrire et se faire rappeler.

—Et Prudence? Elle est bien bonne, bien dévouée, mais elle n'a jamais quitté la campagne, et je crains qu'elle ne sache pas comment s'y prendre pour arriver à Paris.

—Elle n'aura aucun embarras; le conducteur de la diligence la connaît, prendra soin d'elle ainsi que des enfant; une fois en chemin de fer, ils auront trois heures de route, et ma soeur ira les attendre à la gare pour les emmener chez elle.

Mme Gargilier chercha encore à détourner son mari d'un projet qui l'effrayait pour ses enfants, mais il y persista, disant qu'il ne pouvait plus supporter l'ennui et l'irritation que lui donnaient les pleurs et les humeurs de Simplicie et d'Innocent Il parla le soir même à Prudence, en lui recommandant de ne rien dire encore aux enfants. Elle fut très contrariée d'avoir à quitter ses maîtres, mais flattée en même temps, de la confiance qu'ils lui témoignaient. Elle détestait Paris sans le connaître, et elle comptait bien que les enfants s'en dégoûteraient promptement et que leur absence ne serait pas longue.

Quelques jours après Simplicie essuyait pour la vingtième fois ses petits yeux rouges et gonflés. Sa mère qui la regardait de temps en temps d'un air mécontent, leva les épaules et lui dit avec froideur:

—Voyons, Simplicie, finis tes pleurnicheries; c'est ennuyeux, à la fin. Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas aller passer l'hiver à Paris et que je n'irai pas.

SIMPLICIE.—Et c'est pour cela que je pleure. Croyez-vous que ce soit amusant pour moi, qui vais avoir douze ans, de passer l'hiver à la campagne dans la neige et dans la boue?

MADAME GARGILIER.—Est-ce que tu crois qu'à Paris il n'y a ni neige ni boue?

SIMPLICIE.—Non, certainement; ces demoiselles m'ont dit qu'on balayait les rues tous les jours.

MADAME GARGILIER.—Mais on a beau balayer, la neige tombe et la boue revient comme sur les grandes routes.

SIMPLICIE.—Çà m'est égal, je veux aller à Paris.

MADAME GARGILIER.—Ce n'est pas moi qui t'y mènerai, ma chère amie.

Simplicie recommence à verser des larmes amères; elle y ajoute de petits cris aigus qui impatientent sa mère et qui attirent son père occupé à lire dans la chambre à côté.

M. GARGILIER, avec impatience.—Eh bien! qu'y a-t-il donc? Simplicie pleure et crie?

MADAME GARGILIER.—Toujours sa même chanson: «Je yeux aller à Paris.

M. GARGILIER—Petite sotte, va! Tu fais comme ton frère dont je ne peux plus rien obtenir. Monsieur a dans la tête d'entrer dans une pension à Paris, et il ne travaille plus, il ne fait plus rien.

MADAME GARGILIER.—Il serait bien attrapé d'être en pension; mal nourri, mal couché, accablé de travail, rudoyé par les maîtres, tourmenté par les camarades, souffrant du froid l'hiver, de la chaleur l'été; ce serait une vie bien agréable pour Innocent, qui est paresseux, gourmand et indocile. Ah! le voilà qui arrive avec un visage long d'une aune.

Innocent entre sans regarder personne; il va s'asseoir près de
Simplicie; tous deux boudent et tiennent les yeux baissés vers la terre.

MADAME GARGILIER.—Qu'as-tu, Innocent? Pourquoi boudes-tu?

INNOCENT.—Je veux aller à Paris.

M. GARGILIER.—Petit drôle! toute la journée le même refrain: «Je veux aller à Paris... Ah! tu veux aller à Paris! Eh bien! mon garçon, tu iras à Paris et tu y resteras, quand même tu y serais malheureux comme un âne.

—Et moi, et moi? s'écria Simplicie en s'élançant de sa chaise vers son père.

—Toi, nigaude?... tu mériterais bien d'y aller, pour te punir de ton entêtement maussade.

—Je veux y aller avec Innocent! Je ne veux pas rester seule à m'ennuyer.

—Sotte fille! Tu le veux, eh bien! soit; mais réfléchis bien avant d'accepter ce que je te propose. J'écrirai à ta tante, Mme Bonbeck, pour qu'elle te reçoive et te garde jusqu'à l'été; une fois que tu seras là, tu y resteras malgré prières et supplications.

—J'accepte, j'accepte, s'écria Simplicie avec joie.

MADAME GARGILIER.—Tu n'as jamais vu ta tante, mais tu sais qu'elle n'est pas d'un caractère aimable, qu'elle ne supporte pas la contradiction.

—Je sais, je sais, j'accepte, s'empressa de dire Simplicie.

Le père regarda Innocent, et Simplicie, dont la joie était visible; il leva encore les épaules, et quitta la chambre suivi de sa femme.

Quand ils furent partis, les enfants restèrent un instant silencieux, se regardant avec un sourire de triomphe; lorsqu'ils se furent assurés qu'ils étaient seuls, qu'on ne pouvait les entendre, ils laissèrent éclater leur joie par des battements de mains, des cris d'allégresse, des gambades extravagantes.

INNOCENT.—Je t'avais bien dit que nous l'emporterions à force de tristesse et de pleurs. Je sais comment il faut prendre papa et maman. En les ennuyant on obtient tout.

SIMPLICIE.—Il était temps que cela finisse, tout de même; je n'y pouvais plus tenir; c'est si ennuyeux de toujours

bouder et pleurnicher! Et puis, je voyais que cela faisait de la peine à maman: je commençais à avoir des remords.

INNOCENT.—Que tu es bête! Remords de quoi? Est-ce qu'il y a du mal à vouloir connaître Paris? Tout le monde y va; il n'y a que nous dans le pays qui n'y soyons jamais allés.

SIMPLICIE.—C'est vrai, mais papa et maman resteront seuls tout l'hiver, ce sera triste pour eux,

INNOCENT.—C'est leur faute; pourquoi ne nous mènent ils pas eux-mêmes à Paris? Tu as entendu l'autre jour Camille, Madeleine, leurs amies, leurs cousins et cousines: tous vont partir pour Paris.

SIMPLICIE.—On dit que ma tante n'est pas très bonne; elle ne sera pas complaisante comme maman.

INNOCENT.—Qu'est-ce que cela fait? Tu as douze ans; est-ce que tu as besoin qu'on te soigne comme un petit enfant?

SIMPLICIE.—Non, mais…

INNOCENT.—Mais quoi? Ne va pas changer d'idée maintenant! Puisque papa est décidé, il faut le laisser faire.

SIMPLICIE.—Oh! je ne change pas d'idée, sois tranquille; seulement, j'aimerais mieux que maman vint à Paris avec nous.

Et les enfants allèrent dans leur chambre pour commencer leurs préparatifs de départ. Simplicie n'était pas aussi heureuse qu'elle lavait espéré; sa conscience lui reprochait d'abandonner son père et sa mère. Innocent, de son côté, n'était plus aussi enchanté qu'il en avait l'air; ce que sa mère avait dit de la vie de pension lui revenait à la mémoire, et il craignait qu'il n'y eût un peu de vrai; mais il

aurait des camarades, des amis; et puis il verrait Paris, ce qui lui semblait devoir être un bonheur sans égal.

Ils n'osèrent pourtant plus en reparler devant leurs parents, qui n'en parlaient pas non plus.

—Ils auront oublié, dit un jour Simplicie.

—Ils ont peut-être voulu nous attraper, répondit Innocent.

—Que faire alors?

—Attendre, et si dans deux jours on ne nous dit rien, nous recommencerons à bouder et à pleurer.

—Je voudrais bien qu'on nous dit quelque chose; c'est si ennuyeux de bouder?

Deux jours se passèrent; on ne parlait de rien aux enfants; M. Gargilier les regardait avec un sourire moqueur; Mme Gargilier paraissait mécontente et triste.

Le troisième jour, en se mettant à table pour déjeuner, Innocent dit tout bas à Simplicie:

—Commence! il est temps.

SUPPLICIE.—Et toi?

INNOCENT.—Moi aussi; je boude. Ne mange pas.

Le père et ta mère prennent des oeufs frais; les enfants ne mangent rien; ils ont les yeux fixés sur leur assiette, la lèvre avancée, les narines gonflées.

LE PÈRE.—Mangez donc, enfants; vous laissez refroidir les oeufs.

Pas de réponse.

LE PÈRE.—Vous n'entendez pas? Je vous dis de manger.

INNOCENT.—Je n'ai pas faim.

SIMPLICIE.—Je n'ai pas faim.

LE PERE.—Vous allez vous faire mal à l'estomac, grands nigauds.

INNOCENT.—J'ai trop de chagrin pour manger.

SIMPLICIE.—Je ne mangerai que lorsque je serai sûre aller à Paris.

LE PÈRE.—Alors tu peux manger tout ce qu'il y a sur la table, car vous vous mettrez en route après-demain; j'ai écrit à ta tante, qui consent à vous recevoir. Vous partirez avec Prudence, votre bonne, et vous y resterez tout l'hiver, le printemps et une partie de l'été: votre tante vous renverra à l'époque des vacances de l'année prochaine.

Simplicie et Innocent s'attendaient si peu à cette nouvelle, qu'ils restèrent muets de surprise, la bouche ouverte, les yeux fixes, ne sachant comment passer de la bouderie à la joie.

—Vous viendrez nous voir à Paris? demanda enfin Simplicie.

LE PERE.—Pas une fois! Pour quoi faire? Nous déplacer, dépenser de l'argent pour des enfants qui ne demandent qu'à nous quitter? Nous nous passerons de vous comme vous vous passerez de nous, mes chers amis.

SIMPLICIE.—Mais, vous nous écrirez souvent?

LE PERE.—Nous vous répondrons quand vous écrirez et quand cela sera nécessaire.

Simplicie se contenta de cette assurance, et commença à réparer le temps perdu, en mangeant tout ce qu'il y avait sur la table. Innocent aurait bien voulu questionner ses parents sur sa pension, sur son uniforme de pensionnaire, mais l'air triste de sa mère et la mine sévère de son père lui firent garder le silence; il fit comme sa soeur, il mangea.

Quand on sortit de table, les parents se retirèrent, laissant les enfants seuls. Au lieu de se laisser aller à une

joie folle comme à la première annonce de leur voyage, ils restaient silencieux, presque tristes.

—Tu n'as pas Fair d'être contente, dit Innocent à sa soeur.

—Je suis enchantée, répondit Simplicie d'une voix lugubre, mais…

—Mais quoi?

—Mais… tu as toi-même l'air si sérieux, que je ne sais plus si je dois être contente ou fâchée.

—Je suis très gai, je t'assure, reprit tristement Innocent; C'est un grand bonheur pour nous; nous allons bien nous amuser.

SIMPLICIE.—Tu dis cela drôlement! Comme si tu étais inquiet ou triste.

INNOCENT.—Puisque je te dis que je suis gai; c'est ta sotte figure qui m'ennuie.

SIMPLICIE.—Si tu voyais la tienne, tu bâillerais rien qu'à te regarder.

INNOCENT.—Laisse-moi tranquille; ma figure est cent fois mieux que la tienne.

SIMPLICIE.—Elle est jolie, ta figure? tes petits yeux verts! un nez coupant comme un couteau, pointu comme une aiguille; une bouche sans lèvres, un menton finissant en pointe, des joues creuses, des cheveux crépus, des oreilles d'âne, un long cou, des épaules…

INNOCENT.—Ta, ta, ta… C'est par jalousie que tu parles, toi, avec tes petits yeux noirs, ton nez gras en trompette, ta bouche à lèvres épaisses, tes cheveux épais et huileux, tes oreilles aplaties, tes épaules sans cou et ta grosse taille. Tu auras du succès à Paris, je te le promets, mais pas comme tu l'entends!

Simplicie allait riposter, quand la porte s'ouvrit, et M. Gargilier entra avec un tailleur qui apportait à Innocent des habits neufs et un uniforme de pensionnaire. Il fallait les essayer; ils allaient parfaitement... pour la campagne; dans la prévision qu'il grandirait et grossirait, M. Gargilier avait commandé la tunique très longue, très large; les manches couvraient le bout des doigts, les pans de la tunique couvraient les chevilles; on passait le poing entre le gilet et la tunique boutonnée. Le pantalon battait les talons et flottait comme une jupe autour de chaque jambe; Innocent se trouvait superbe, Simplicie était ravie: M. Gargilier était satisfait, le tailleur était fier d'avoir si bien réussi. Tous les habits étaient confectionnés avec la même prévoyance et permettaient à Innocent de grandir d'un demi-mètre et d'engraisser de cent livres.

Simplicie fut appelée à son tour pour essayer les robes que sa bonne lui avait faites avec d'anciennes robes de grande toilette, de Mme Gargilier: l'une était en soie brochée grenat et orange; l'autre en popeline à carreaux verts, bleus, rosés, violets et jaunes; les couleurs de l'arc-en-ciel y étaient fidèlement rappelées; deux autres, moins belles, devaient servir pour les matinées habillées: l'une en satin marron et l'autre en velours de coton bleu; le tout était un peu passé, un peu éraillé, mais elles avaient produit un grand effet dans leur temps, et Simplicie, accoutumée à les regarder avec admiration, se touva heureuse et fière du sacrifice que lui en faisait sa mère; dans sa joie, elle oublia de la remercier et courut se montrer à son frère, qui ne pouvait se décider à quitter son uniforme.

Ils se promenèrent longtemps en long et en large dans le salon, se regardant avec orgueil et comptant sur des succès extraordinaires à Paris.

SIMPLICIE.—Tes camarades de pension n'oseront pas te tourmenter avec tes beaux habits.

INNOCENT.—Je crois bien! Ce n'est pas comme dans leurs vestes étriquées! On n'a pas ménagé l'étoffé dans les miens; on leur portera respect, je t'en réponds.

SIMPLICIE.—Et moi! Quand ces demoiselles me verront! Camille, Madeleine, Elisabeth, Valentine, Henriette et les autres? Elles n'ont rien d'aussi beau, bien certainement.

INNOCENT.—Elles vont crever de jalousie…

SIMPLICIE.—D'autant qu'on ne trouve plus d'étoffes pareilles, à ce que m'a dit maman.

INNOCENT.—Comme on nous traitera avec respect quand on nous verra si bien habillés!

SIMPLICIE.—Il ne faudra plus bouder, n'est-ce pas?

INNOCENT.—Non, non; il faut au contraire être gais et aimables.

Leur entretien fut interrompu par Prudence, qui venait chercher les habits neufs pour les emballer; Innocent et Simplicie se déshabillèrent avec regret et allèrent aider leur mère et leur bonne à tout préparer pour le départ, qui devait avoir lieu le surlendemain.

II

Table des matières

LE DÉPART

Ces derniers jours se passèrent lentement et tristement; M. Gargilier regrettait presque d'avoir consenti à la leçon d'ennui et de déception que méritaient si bien ses enfants, Mme Gargilier s'affligeait et s'inquiétait de cette longue séparation à laquelle elle n'avait consenti qu'à regret; les enfants eux-mêmes commençaient à entrevoir que leurs espérances de bonheur pourraient bien ne pas se réaliser,

L'heure du départ sonna enfin; Mme Gargilier pleurait, M. Gargilier était fort ému. Simplicie ne retenait plus ses larmes et désirait presque ne pas partir; Innocent cherchait à cacher son émotion et plaisantait sa soeur sur les pleurs qu'elle versait. Prudence paraissait fort mécontente.

—Allons, Mam'selle, montez en voiture; il faut partir puisque c'est vous qui l'avez voulu!

—Adieu, Simplicie; adieu, mon enfant, dit la mère en embrassant sa fille une dernière fois.

Simplicie ne répondit qu'en embrassant tendrement sa mère; elle craignit de n'avoir plus le courage de la quitter si elle s'abandonnait à son attendrissement, et Simplicie voulait à toute force voir Paris.

Elle monta en voiture; Innocent y était déjà. Prudence se plaça en face d'eux; elle avait de l'humeur et elle la témoignait.

PRUDENCE.—Belle campagne que nous allons faire! Je n'avais jamais pensé. Monsieur et Mam'selle, que vous auriez assez peu de coeur pour quitter comme ça votre papa et votre maman!

INNOCENT.—Mais, Prudence, c'est pour aller à Paris!

PRUDENCE.—Paris!... Paris!... Je me moque bien de votre Paris! Une sale ville qui n'en finit pas, où on ne se rencontre

pas, où on s'ennuie à mourir, où il y a des gens mauvais et voleurs à chaque coin de rue…

INNOCENT.—Prudence, tu ne connais pas Paris, tu ne peux en parler.

PRUDENCE.—Tiens! faut-il ne parler que de ceux qu'on connaît? Je ne connais pas Notre-Seigneur, et j'en parle pourtant tout comme si je l'avais vu. Ce n'est pas lui qui aurait tourmenté sa maman, la bonne sainte Vierge, pour aller à Paris!

INNOCENT.—Nôtre-Seigneur a été à Jérusalem, c'était le Paris des Juifs.

PRUDENCE.—Laissez donc! Vous ne me ferez pas croire cela, quand vous m'écorcheriez vive…; Tout de même, Mam'selle Simplicie a meilleur coeur que vous. Monsieur Innocent; elle pleure tout au moins.

INNOCENT.—C'est parce qu'elle est fille et que les filles sont plus pleurnicheuses que les garçons.

PRUDENCE.—Ma foi. Monsieur, s'il est vrai, comme on dit, que les larmes viennent du coeur, ça prouve qu'elles ont le coeur plus tendre et meilleur.

Innocent leva les épaules et ne continua pas une discussion inutile. Simplicie finit par essuyer ses larmes; elle essaya de se consoler par la perspective de Paris. Ils arrivèrent bientôt à la petite ville d'où partaient la diligence qui devait les mener au chemin de fer; leurs places étaient retenues dans l'intérieur. Prudence fit charger sa malle sur la diligence; il n'y en avait qu'une pour les trois voyageurs; Prudence n'était pas riche en vêtements; Innocent n'avait que son petit trousseau de pensionnaire; Simplicie

possédait, en dehors de ses quatre belles robes, deux robes de mérinos et peu d'accessoires.

—En route, les voyageurs pour Redon! cria le conducteur. M: Gargilier, trois places d'intérieur!

Nos trois voyageurs prirent leurs places.

—M. Boginski, deux places! Mme Courtemiche, deux places! Mme
Petitbeaudoit, une place!

Les voyageurs montaient; il y avait six places, on y entassa les personnes que l'on venait d'appeler; Mme Courtemiche avait pris deux places pour elle et pour son chien, une grosse laide bête jaune puante et méchante; elle se trouva voisine de Prudence qui, se voyant écrasée, poussa à gauche; la grosse Bête, bien établie sur la banquette, grogna et montra les dents; Prudence la poussa plus fort; la bête se lança sur Prudence, qui para cette attaque par un vigoureux coup de poing sur l'échine; le chien jette des cris pitoyables, Mme Courtemiche venge son chéri par des cris et des injures. Le conducteur arrive, met la tête à la portière.

—Qu'est-ce qu'il y a donc? dit-il avec humeur.

MADAME COURTEMICHE.—Il y a que Madame, que voici, veut usurper la place de mon pauvre Chéri-Mignon, qu'elle l'a injurié, poussé, frappé, blessé peut-être.

PRUDENCE.—La diligence est pour les humains et pas pour les chiens; est-ce que je dois accepter la société d'une méchante bête puante, parce qu'il vous plaît de la traiter comme une créature humaine?

LE CONDUCTEUR.—Les chiens doivent être sur l'impériale avec les bagages; donnez-moi cette bête, que je la hisse.

MADAME COURTEMICHE.—Non, vous n'aurez pas mon pauvre Chéri-Mignon, je ne le lâcherai pas, quand vous devriez me hisser avec.

—Tiens, c'est une idée, dit le conducteur en riant Voyons, Madame, donnez-moi votre chien.

—Jamais! dit Mme Courtemiche avec majesté.

LE CONDUCTEUR.—Alors montez avec lui sur l'impériale.

MADAME COURTEMICHE.—J'ai payé mes places à l'intérieur.

LE CONDUCTEUR.—On vous rendra l'argent.

MADAME COURTEMICHE.—Eh bien, oui, je monterai je n'abandonnerai pas
Chéri-Mignon.

Mme Courtemiche descendit de l'intérieur, suivit le conducteur et se prépara à grimper après lui l'échelle qu'on avait appliquée contre la voiture. A la seconde marche, elle trébucha, lâcha son chien, qui alla tomber en hurlant aux pieds d'un voyageur, et serait tombée elle-même sans l'aide d'un des garçons d'écurie resté au pied de l'échelle, et du conducteur, qui la saisit par le bras.

—Poussez, cria le conducteur; poussez, ou je lâche.

—Tirez, cria le garçon d'écurie; tirez ou je tombe avec mon colis.

Le conducteur avait beau tirer, le garçon avait beau pousser, Mme
Courtemiche restait au même échelon, appelait d'une voix lamentable son
Chéri-Mignon.

—Le voilà, votre Chéri-Mignon, dit un voyageur ennuyé de cette scène. A vous, conducteur! ajouta-t-il en ramassant

le chien et en le lançant sur l'impériale.

Le voyageur avait mal pris son élan; le chien n'arriva pas jusqu'au sommet de la voiture; il retomba sur le sein de sa maîtresse, que le choc fit tomber sur le garçon d'écurie; et tous trois roulèrent sur les bottes de paille placées là heureusement pour le chargement de la voiture, entraînant avec eux le conducteur, qui n'avait pas pu dégager son bras de l'étreinte de Mme Courtemiche. La paille amortit le choc; mais le chien, écrasé par sa maîtresse, redoublait ses hurlements, le garçon d'écurie étouffait et appelait au secours, le conducteur ne parvenait pas à se dégager du châle de Mme Courtemiche, des pattes du chien et des coups de pied du garçon; les voyageurs riaient à gorge déployée de la triste position des quatre victimes. Enfin, avec un peu d'aide, quelques tapes au chien, quelques poussades à la dame et quelques secours au garçon, chacun se releva plus ou moins en colère.

—Madame veut-elle qu'on la hisse? dit un des voyageurs.

—Je veux user de mes droits, répondit Mme Courtemiche, d'une voix tonnante.

Et, saisissant son Chéri-Mignon de ses bras vigoureux, elle s'élança, avec plus d'agilité qu'on n'aurait pu lui en supposer, à la portière de l'intérieur restée ouverte. De deux coups de coude elle refit sa place et celle de Chéri-Mignon, et déclara qu'on ne l'en ferait plus bouger.

Ses compagnons de l'intérieur voulaient réclamer, mais les autres voyageurs étaient impatients de partir, le conducteur se voyait en retard; sans écouter les lamentations de Prudence, de Mme Petitbeaudoit et des deux Polonais (c'est-à-dire de Boginski et de son

compagnon), il monta sur le siège, fouetta les chevaux, et la diligence partit.

PRUDENCE.—Vous voilà donc revenue avec votre vilaine bête. Madame, Prenez garde toujours qu'elle ne gêne ni moi ni mes jeunes maîtres, et qu'elle ne nous empeste pas plus que de droit.

MADAME COURTEMICHE.—Qu'appelez-vous vilaine bête, Madame?

PRUDENCE.—Celle que vous avez sous le bras. Madame.

MADAME COURTEMICHE.—Bête vous-même. Madame.

PRUDENCE.—Vilaine vous-même, Madame.

—Mesdames, de grâce, dit Mme Petitbeaudoit, de la douceur, de la charité!

—Oui, Mesdames, reprit un des Polonais avec un accent très prononcé, donnez-nous la paix.

PRUDENCE.—Je ne demande pas mieux, moi, pourvu que le chien ne se mette pas de la partie comme tout à l'heure.

SECOND POLONAIS.—Moi vous promets que si chien ouvre sa gueule, moi, faire taire.

PRUDENCE.—Avec quoi?

SECOND POLONAIS.—Avec le poignard qui a tué Russes à Ostrolenka.

PREMIER POLONAIS.—Et avec le bras qui a tué Russes à Varshava.

MADAME COURTEMICHE.—Ciel! mon pauvre Chéri-Mignon! Malheureux Polonais, la France qui vous reçoit, la France qui vous nourrit, la France qui vous protège! Et vous oserez percer le coeur d'un enfant de France?

PREMIER POLONAIS.—Chien pas enfant de France; moi tuer chien, pas tuer

Français.

PRUDENCE, riant.—Ah! ah! ah! Je n'en demande pas tant; que ce chien reste seulement tranquille et ne nous ennuie pas.

Innocent et Simplicie, placés en face de Prudence, de Mme Courtemiche et de son chien, étaient plus effrayés qu'amusés de tout ce qui s'était passé depuis qu'ils étaient installés dans la diligence. Le chien leur causait une grande terreur, sa maîtresse plus encore. Ils se tenaient blottis dans leur coin, ne quittant pas des yeux Chéri-Mignon, toujours prêt à montrer les dents et à s'en servir; Mme Courtemiche leur lançait des regards flamboyants, ainsi qu'aux Polonais, qu'elle prenait pour des assassins, des égorgeurs.

Mme Courtemiche gardait son chien sur ses genoux; Prudence, se voyant plus à l'aise, se calma entièrement; fatiguée de ses dernières veilles pour les préparatifs du départ, elle s'endormit; Innocent et Simplicie fermèrent aussi les yeux; le silence régnait dans cet intérieur, si agité une demi-heure auparavant. Chacun dormit jusqu'au relais; il fallait encore deux heures de route.

Mais pendant ce calme, ce silence, Mme Courtemiche seule veillait Chéri-Mignon flairait des provisions dans le panier que Prudence avait placé par terre sous, ses jambes; il luttait depuis quelques instants contre sa maîtresse pour s'assurer du contenu du panier. Mme Courtemiche l'avait péniblement retenu tant qu'un oeil ouvert pouvait le voir et le dénoncer. Mais quand elle vit le sommeil gagner tous ses compagnons de route, elle ne résista plus aux volontés de l'animal gourmand et gâté, et, le déposant doucement près du panier, non seulement elle le laissa faire, mais encore